



Émergence d'un parler estudiantin au Cameroun dans *L'enfant au paradis perdu* d'Assana Brahim

Hadja Boussoura Abakar

Laboratoire des imaginaires et pensées africains
contemporains (LIPAC), Ngaoundéré, Cameroun

hadjibelle@yahoo.fr

<https://orcid.org/0009-0001-2045-8049>

Reçu le 25-02-2024 / Évalué le 12-03-2024 / Accepté le 30-04-2024

Résumé

Le multilinguisme qui prévaut au Cameroun a une incidence sur le déroulé morphosyntaxique, lexical, sémantique de la langue française, objet d'appropriations, surtout chez les jeunes. Les écrivains comme Assana Brahim ne manquent pas de soulever cette réalité linguistique dans leurs œuvres. L'objectif de cette réflexion est d'analyser les particularités du français employé par les étudiants dans l'œuvre *L'enfant au paradis perdu* de l'écrivain camerounais et les enjeux de cet emploi. Basée sur la sociolinguistique urbaine d'Henri Boyer, cette étude démontre que les étudiants usent des néologismes de sens et de forme, du camfranglais, des emprunts linguistiques pour exprimer leur précarité, leurs difficultés sur le plan académique et pour évoquer leur vie sexuelle dissolue. La production langagière des personnages témoigne d'une grande capacité de créativité, d'innovation linguistique, de diversité et d'échange. Elle permet de mettre en mots, les maux des étudiants. Assana Brahim apparaît comme un écrivain réaliste s'insurgeant contre la prostitution et peignant l'âpreté de la vie estudiantine. Par ailleurs, le parler estudiantin traduit la vitalité de la langue française et son enrichissement.

Mots-clés : appropriation linguistique, emprunt, camfranglais, néologisme, parler estudiantin

Emergence of student speech in Cameroon in *L'enfant au paradis perdu* of Assana Brahim

Abstract

The multilingualism that prevails in Cameroon has an impact on the morphosyntactic unwound, lexicals, semantics of the french language, object of appropriation especially on youth. Writers like Assana Brahim can't lack raising this linguistic realities in their novels. The objective of this study is to analyse the particularities of the french used by

the students in the novel *L'enfant au paradis perdu* of the cameroonian writer and the stake of this use. Based on the urban sociolinguistic of Henri Boyer, this study shows that the students uses neologism of feeling and of shape, of camgranglish, linguistic loans to express their precariousness, their difficulties in the academic domain and to raise their sexual life dissolute. The language production of the characters reflects a great capacity for creativity, linguistic innovation, diversity and exchange. It allows us to put into words the ills of students. Assana Brahim appears like a realistic writer rebelling against prostitution and combing sharpness in estudiantine life. Additionally, the students speech translates the vitality of the french language and it enrichment.

Keywords : linguistic appropriation, loan, camfranglish, néologism, student speech

Introduction

Les romanciers contemporains issus des sociétés africaines multilingues remettent de plus en plus en cause le français puriste et élitiste pour s'exprimer dans une langue hybride qui est un mixage des codes langagiers en cours dans leur société d'origine. L'objectif est de donner une coloration africaine à leurs œuvres. C'est le cas d'Assana Brahim. Dans le cadre de cette étude, nous nous intéressons à l'émergence du parler estudiantin dans le roman *L'enfant au paradis perdu* de l'écrivain camerounais.

L'enfant au paradis perdu relate l'histoire d'Allafi, un orphelin confronté aux dures réalités de la vie estudiantine. Ne bénéficiant d'aucune aide de ses proches, il accomplit les plus viles besognes pour survivre. Contrairement à ses camarades qui optent pour la facilité et pour la prostitution, Allafi s'accroche à ses études pour réussir. Dans le récit, les étudiants usent d'un français s'écartant de la norme pour rendre compte de l'état de déliquescence dans lequel ils vivent. En prenant en compte le corpus, la problématique de cette recherche est la suivante : Quelles sont les particularités du français parlé par les étudiants ?

Pour mener à bien notre analyse, nous allons nous appuyer sur la sociolinguistique urbaine d'Henri Boyer. Cette approche prend en compte « tous les phénomènes liés à l'homme parlant au sein d'une société » (Boyer, 1996 : 9). Il est question d'étudier le langage comme un fait social. La sociolinguistique nous permettra de ressortir les particularités du français parlé par les étudiants et les enjeux de son emploi.

1. Les particularités du français parlé par les étudiants

Les étudiants dans *L'enfant au paradis perdu* s'approprient le français. Leur langage se caractérise par l'emploi des néologismes, du camfranglais et des emprunts linguistiques.

1.1. L'emploi des néologismes de forme et de sens

Dans le corpus, les étudiants emploient la néologie formelle à travers les procédés de la composition et de la dérivation. C'est ainsi qu'on retrouve des créations lexicales à partir des préfixes ou des suffixes de mots français. Allafi utilise le mot « *tramolisé* » (Brahim, 2020 : 27), drogué, venant de tramol ou tramadol. Le jeune homme fait allusion à un moto-taximan sous l'effet des stupéfiants. Il craint pour sa vie. En employant ce terme, il dénonce l'irresponsabilité de certains conducteurs. De même, Allafi considère l'Université comme un lieu d'apprentissage et d'éveil spirituel. Il emploie le lexème « *diplomanie* » (Brahim, 2020 : 35) pour fustiger la manie qu'ont certains étudiants de chercher des diplômes sans se soucier d'une formation professionnelle. C'est un mot composé de « diplôme » et de « manie ». En plus de la néologie formelle, les étudiants usent des néologismes de sens.

La néologie sémantique « consiste à employer un signifiant existant dans la langue considérée en lui conférant un contenu qu'il n'avait pas jusqu'alors » (Dubois *et al.*, 1994 : 322). Elle concerne des signifiants préexistants en français ayant subi un changement de signifié. Les étudiants ont recours à des néologismes de sens pour parler de leur quotidien. De ce fait, l'expression « *aller au front* » (Brahim, 2020 : 31) ne signifie pas aller faire la guerre mais plutôt s'éloigner pour étudier. Pour eux, les révisions sont une bataille ardue où le plus persévérant, le plus assidu sort gagnant. Le groupe nominal « *son chaud* » permet de désigner le petit ami de Rosine et le mot « *pistache* » (Brahim, 2020 : 85), l'appareil génital féminin. Ce choix de mots souligne allusivement la pratique de l'acte sexuel par les étudiants.

Le narrateur utilise l'apocope « *docta* » (Brahim, 2020 : 77) pour parler des docteurs qui pullulent à l'Université. Il constitue un cas de « *coup de force discursif* » (Maingueneau, 2001 : 9) opéré par les étudiants. En effet, l'emploi des termes d'adresse à l'égard des enseignants trahit une certaine

volonté de contourner l'appellatif standard « Docteur » et avec lui d'autres normes communicatives en milieu universitaire camerounais. Dans un contexte institutionnel où le respect du supérieur académique est de rigueur, les étudiants inventent une stratégie pour construire « *discursivement* » un autre type de rapport marqué par la complicité, la familiarité, la convivialité, le rapprochement, la connivence (Farenkia, 2008). Le terme « *waïtisaient* » (Brahim, 2020 : 77) renvoie au fait de parler comme un Blanc. Il permet de tourner en dérision les étudiants prétentieux. Le narrateur démontre l'incrédulité des étudiants face au pédantisme de certains de leurs aînés qu'ils traitent ironiquement de « *cherchelogs* » (Brahim, 2020 : 78). Ceux-ci se croient au-dessus des autres du fait de leur inscription en thèse. L'exubérance des néologies sémantiques témoigne de la vitalité du français en milieu étudiantin.

Les néologies morphologiques s'appuient sur la compétence grammaticale du français central à travers les phénomènes de dérivation et de composition. Les néologies sémantiques, marquées par la refonte sémantique des termes français, la métaphorisation et le recours aux transferts culturels, s'inspirent des savoirs culturels, contextuels et sociolinguistiques. L'altérité du français par l'insertion des mots nouveaux dans le corpus n'est pas un simple fait d'esthétisation ou un procédé banal, dénué de portée significative. Cette créativité dans le parler des étudiants, prouve à suffisance leur désir d'affirmer l'identité camerounaise. L'acclimatation du français à travers les multiples particularismes observés permet d'entrevoir « une personnalité africaine qui se reflète dans l'usage du français. Elle se manifeste dans la création des mots nouveaux et dans l'adaptation de la sémantique aux réalités socioculturelles camerounaises » (Tabi-Manga 1993 : 43). Les étudiants, débordant d'inventivité lexicale, emploient également le camfranglais.

1.2. Le recours au camfranglais

Le camfranglais est un mélange de « langues autochtones camerounaises, de pidgin-english, de français et d'anglais [...]. Cette parlure est une manière particulière de s'exprimer de la jeunesse urbaine camerounaise, et plus spécifiquement des vendeurs à la sauvette, des chômeurs, des élèves et des étudiants » (Bilola, 1999 : 20). Sa structure

n'obéit pas aux règles de la grammaire française. Il s'agit d'« un style vernaculaire du français, souvent employé dans des situations de communication familières et entre les pairs au Cameroun avec des sujets de conversations privilégiés, tels que les rapports sociaux entre jeunes et les aînés, la vie scolaire » (Telep, 2017 : 3). En plus de sa fonction véhiculaire, il est investi d'une valeur identitaire forte. Il est le marqueur d'une identité « jeune », « urbaine », « francophone » et « camerounaise ».

Dans le corpus, les étudiants ont recours au camfranglais quand ils s'adressent à leurs camarades. C'est le cas de Rosine, l'amie d'Allafi. Elle fait semblant de trouver judicieux les conseils de son « *voiso* », abréviation de voisin, concernant ses dérapages sexuels si bien qu'elle lui promet de les « *fala* » (Brahim, 2020 : 85), les suivre. En réalité, Rosine cherche à éviter ses leçons de morale, ressemblant plus à un prêche. Jouant les convaincus, la jeune femme prend congé de son voisin après l'avoir remercié d'avoir « *djoss* », discuté avec elle. Elle utilise le pidgin english « *afta* », pour after, après, et l'expression « à brusquement », pour à tout à l'heure et l'anglais « *call* » pour dire qu'ils vont garder le contact, même comme Allafi n'a pas de « *phone* » (Brahim, 2020 : 85), abréviation de téléphone. Elle se sert de l'aphérèse qui est « un changement phonétique qui consiste en la chute d'un phonème initial ou en la suppression de la partie initiale (une ou plusieurs syllabes d'un mot » (Dubois *et al.* 1994 : 43). Ce choix linguistique traduit un besoin d'économie de mots. Elle cherche ainsi à s'éclipser, à se dérober.

Les étudiants utilisent des surnoms comme « *cop's* » (Brahim, 2020 : 102), abréviation de copain, pour s'adresser de façon familière à leurs congénères. L'apocope renvoie à « un changement phonétique qui consiste en la chute d'un ou de plusieurs phonèmes ou syllabes à la fin d'un mot » (Dubois *et al.*, 1994 : 43). Il s'accompagne souvent d'une resuffixation en -o comme dans le cas présent. L'ajout de la terminaison -o, propre à l'argot, n'a pas une fonction cryptique mais plutôt une valeur stylistique, sémiotique et une fonction ludique. L'argot confère à la langue une « couleur » particulière. Elle constitue un marqueur identitaire et permet à ses scripteurs de se réapproprier les mots français. L'apocope leur permet

d'avoir une communication optimale. En dehors du camfranglais, les étudiants se servent des emprunts linguistiques.

1.3. Les emprunts linguistiques

Les emprunts sont des « forme(s) d'expression qu'une communauté linguistique reçoit d'une autre communauté » (Deroy, 1956 : 18). Il s'agit « d'éléments qui passent d'une langue à une autre, s'intègrent à la structure lexicale, phonétique et grammaticale de la nouvelle langue et se fixent dans un emploi généralisé de l'ensemble des usagers, que ceux-ci soient bilingues ou non » (Ngalasso, 2001 : 16). Ainsi, la condition fondamentale de l'emprunt est avant tout une situation de bilinguisme ou de plurilinguisme. Dans le récit, les étudiants opèrent un emprunt à l'anglais, au latin et aux langues locales camerounaises.

L'étudiant emprunte des mots à la langue anglaise pour exprimer ses sentiments à l'être aimé : « *send* » (Brahim, 2020, p. 84) envoyer, « *in love* » (Brahim, 2020 : 97), amoureux ; « *knock at his door* » (Brahim, 2020 : 142), frapper à sa porte ; « *for ever* » (Brahim, 2020 : 142) pour toujours. Ces lexèmes traduisent la romance entre étudiants. On relève aussi des emprunts au latin avec des mots tels que « *pater* », père ; « *mater* », mère (Brahim, 2020 : 84) pour faire allusion aux parents laissés au village. Notons aussi les emprunts au pidgin-english.

Le pidgin-english est une réalité linguistique au Cameroun. « Langue de synthèse qui est apparue spontanément pour des raisons historiques au moment de la colonisation britannique » (Labbaoui, 1997 : 180), le pidgin-english est devenu, de nos jours, une véritable langue de communication utilisée à des fins commerciales, et une spécificité de la culture linguistique camerounaise en plus des 248 unités-langues que compte le pays. Ainsi, on a des lexèmes comme : « *bolé* » (Brahim, 2020 : 78), fini ; « *ga* » (Brahim, 2020 : 78) garçon ; « *abeg* » (Brahim, 2020 : 79) pardon ; « *debré-man* » (Brahim, 2020 : 125), un débrouillard ; « *shoua* » (Brahim, 2020 : 80), donner ; « *fia* » (Brahim, 2020 : 80), sentir.

La langue française réussit sans ambages à intégrer les substrats lexico-sémantiques des dialectes camerounais, traduisant ainsi un processus de dialectalisation. Dans l'œuvre *L'enfant au paradis perdu*, nous relevons des

emprunts aux langues locales permettant d'évoquer les mets consommés par les étudiants. Il s'agit entre autres de : « *wili wili* » (Brahim, 2020 : 126), sorte de biscuit fait à base d'arachide ; « *gaari* » (Brahim, 2020 : 126), mot haoussa désignant un couscous granulé à base de manioc ; du « *koosay* » (Brahim, 2020 : 126), mot haoussa désignant le beignet fait à base d'haricot. Le narrateur évoque aussi les plats cuisinés par les Peuls.

Le corpus fait état des repas mitonnés par les « *Wadjo* » (Brahim, 2020 : 127), c'est-à-dire des ressortissants du Nord-Cameroun. Il s'agit d'un « ethnonyme » désignant l'appartenance ethnique de certains étudiants. Il est emprunté au fulfuldé, langue majoritairement parlée dans l'Adamaoua, le Nord et l'Extrême-nord du Cameroun. On retrouve les termes suivants : « *makala* » (Brahim, 2020 : 126), mot peul désignant un beignet de farine sucré ou salé ; « *njigaari* » (Brahim, 2020 : 126) mot peul désignant le couscous de sorgho rouge ; « *banda* » (Brahim, 2020 : 127), mot arabe désignant le poisson fumé ; « *charmout* » (Brahim, 2020 : 127), mot arabe désignant la viande séchée ; « *foléré* » (Brahim, 2020 : 127), mot peul désignant le jus ou la sauce faits à base de feuilles d'oseille ; « *nyiri* » (Brahim, 2020 : 127), mot peul désignant la boule de céréale sous forme de couscous ; « *bokko* » (Brahim, 2020 : 127), sauce à base de feuille de baobab. Ces plats permettent de faire un étalage l'art culinaire septentrional.

En ce qui concerne les plats concoctés par les « *Gadamayo* », c'est-à-dire les ressortissants du Sud-Cameroun en langue fulfuldé, on a : le « *koki* », mot douala désignant un gâteau dur à base de haricot ; « *ndolé* » (Brahim, 2020 : 126), mot douala désignant un met préparé à base de feuilles de *vernonia amygdalina*, en phase de devenir un plat national voire continental (Fame Ndongo, 1999) ; du « *kondré* », mot des Grassfield désignant un plat de bananes plantains et de viande ; du « *nkui* », mot des Grassfield désignant un plat de bananes plantains et de viande ; du « *matango* » (Brahim, 2020 : 126), mot bulu désignant le vin de palme. Les emprunts aux autres langues camerounaises s'expliquent par le fait que « lorsqu'un vide expressif se fait sentir dans la forme véhiculaire de la langue dominante [le français], plusieurs items lexicaux issus des langues locales entrent en compétition pour la préséance » (Bitjaa Kody, 2000 : 264). Ils confirment

leur intégration totale dans la langue emprunteuse : le français. Tout en valorisant les langues locales, l'emprunt constitue un procédé d'enrichissement du français.

Les mots empruntés dans le texte à l'étude sont chargés de connotations particulières. Ces termes, traduits en note de bas de page par l'auteur, sont « directement puisés dans la langue naturelle [et ont] pour fonction de faire couleur locale, de plonger le lecteur immédiatement dans une atmosphère culturelle particulière... » (Ngalasso, 2001 : 18-19). Ils permettent aux étudiants d'exprimer leur identité culturelle. Le mariage du français et des langues locales rend compte du caractère attrayant de la gastronomie camerounaise. Le français « camerounisé », dévoile le réalisme de l'écrivain et le vécu quotidien des étudiants.

2. Enjeux du langage estudiantin

Dans l'œuvre *L'enfant au paradis perdu*, le parler estudiantin permet de traduire la précarité des étudiants, leurs difficultés sur le plan académique et leur vie sentimentale dissolue.

2.1. L'expression de la promiscuité des étudiants

Le camfranglais permet aux étudiants de se faire des confidences, de tisser des liens de complicité, de socialiser. Dans ce passage, Rosine vient toquer à la porte d'Allafi pour avoir de quoi se mettre sous la dent : « *Gafara ! How John school ! Mon gaz est bolé, ga ! Tu as cook quoi, non ? Le macaroni ou le riz sauté ? Ça me gère, moi-ci-là ! Ça a les dents ! Ça veut me eat !* » (Brahim, 2020 : 78) Dans ce passage, on note une alternance du fulfuldé à travers le mot « *gafara* » qui est une salutation de bienvenue, de l'anglais avec les mots « *how* », « *school* », « *eat* », du pidgin english, avec des termes « *bolé* », « *ga* » et du registre familier avec les expressions telles que « *Ça me gère, moi-ci-là ! Ça a les dents ! Ça veut me eat.* ». Elle lui demande de l'aide car elle n'a ni argent ni provisions. Le dialogue, matérialisé par le discours direct, traduit l'échange entre les étudiants. Ils discutent de leur condition de vie misérable.

Allafi recommande à son amie d'aller chez un « *aboki* », un vendeur de viande grillée en fulfuldé pour consommer du « *soya* » (Brahim, 2020 : 79), de la viande grillée. Mais celle-ci lui rétorque qu'elle n'a plus les « *dò* », l'argent et se voit sucer du « *maggui* » (Brahim, 2020 : 79), assaisonnant, pour calmer sa faim. Les étudiants mènent une existence précaire. Ils se plaisent à utiliser l'adage : « *Ici, c'est la résistance mon frère !* » (Brahim, 2020 : 91) pour signaler que le milieu étudiantin est assez rude. Il faut se battre au quotidien pour s'en sortir. Leurs difficultés financières les paralysent. Elles les asphyxient.

Allafi a recours aux emprunts linguistiques pour matérialiser son état d'indigence. Il souligne dans cet extrait sa difficulté à s'alimenter correctement : « *Moi-même, je n'ai mangé que du mandawa et un peu de goro sec* » (Brahim, 2020 : 78). Les mots « *mandawa* » pour arachides grillées et « *goro* » pour noix de cola, sont empruntés au fulfuldé. Malgré le fait qu'Allafi lui fait savoir qu'il est dans la même situation, sa camarade n'en démord pas. Elle use de l'exclamation « *Kaï* », en fulfuldé pour exprimer son ras le bol et du mot « *alaska* » (Brahim, 2020 : 79), désignant un bonbon sous forme de glace pour lui signifier qu'elle est prête à se contenter du peu qu'il est disposé à lui donner. Les termes, « *inta* », entrer et « *abeg* », pardon (Brahim, 2020 : 79), en pidgin english traduisent sa détermination. L'insertion des langues camerounaises et du pidgin-english a pour rôle d'authentifier le récit, de l'enraciner dans le réel. Elle traduit l'agacement de la jeune femme et la promiscuité des étudiants.

Allafi incarne l'image de l'étudiant pauvre. Face à sa misère, ses camarades d'université lui ont trouvé un sobriquet : « le *galérien* » (Brahim, 2020 : 106). Il s'agit d'un lexème détourné de son sens premier pour montrer à quel point il vivote. Il essaye tant bien que mal de « *gérer la galère* », de combattre la pauvreté, mais c'est sans compter sur « *la période des vaches maigres* » (Brahim, 2020 : 106), le moment où les provisions des étudiants sont épuisées. Le jeune homme connaît des temps sombres. Il est au bord du gouffre. Il n'a plus qu'une obsession : l'argent : « *Dans son silence permanent, il ne pensait qu'à l'argent dans toutes les langues possibles qu'il connaissait : ceedé, dala, siisi, sunku, gourous, money, dô* » (Brahim, 2020 : 127). Que ce soit en fulfuldé, en arabe, en anglais ou en pidgin-english, le

fait est qu'Allafi n'a plus un sou dans la poche. Il est totalement démuné, abandonné à lui-même à cause de sa belle-mère qui ne lui envoie plus de mandat. Il utilise l'expression « *C'est mozambique* » (Brahim, 2020 : 79) pour évoquer la situation difficile qu'il traverse. Sa camarade Oumaté emploie l'expression « *blanc bec* » (Brahim, 2020 : 29), nouvel étudiant, bleu, pour le désigner.

Le narrateur dresse un portrait caricatural d'Allafi. Il le peint comme un pauvre diable, un « *debré-man* » un débrouillard, marchant avec des « *sans confiance* », des sandalettes en caoutchouc et son « *bourdali* » (Brahim, 2020 : 125), un mot probablement arabe désignant un pantalon ample. Ses yeux rougis par la faim laissent croire qu'il a « *l'apello* », la conjonctivite ou qu'il prend « *des comprimés* » (Brahim, 2020 : 125), de la drogue dans l'univers camerounais. Dans son « *dabaré* », mot peul ou arabe désignant sa stratégie de survie, il vivote comme un « *fougoura* » (Brahim, 2020 : 125), mot kanuri désignant un mendiant. Ce métissage linguistique montre la vitalité du français et la prégnance des langues locales.

Dans le corpus, les étudiants usent de la troncation, procédé consistant à supprimer les phonèmes au début, à la fin ou au milieu d'un mot. Cette définition correspond aux termes linguistiques : aphérèse, apocope et syncope (Dubois, 1987). Les apocopes « *tap's* » et « *vap's* » (Brahim, 2020 : 79) désignant respectivement le tapioca et les patates cuites rapidement à la vapeur, l'abréviation « *BH* », pour beignet-haricot et l'expression « *pain chargé* » (Brahim, 2020 : 9), pain garni de chocolat, renvoient aux repas consommés par des étudiants démunis.

Assana Brahim fait référence à « *cette ville universitaire, la ville du froid, de l'avocat et du kilichi* » (Brahim, 2020 : 125), « *kilichi* » est un mot arabe renvoyant à une viande séchée, salée, garnie d'arachide et souvent pimentée. Il pourrait s'agir métonymiquement de la ville de Ngaoundéré au Cameroun, précisément de l'Université de Ngaoundéré. L'auteur fait preuve de vraisemblance en décrivant avec réalisme et même naturalisme, la souffrance des étudiants camerounais. Il se dévoile tel un écrivain engagé œuvrant en faveur des nécessiteux. En plus de souffrir de la promiscuité, les étudiants éprouvent des difficultés sur le plan académique.

2.2. Les problèmes académiques des étudiants

Les étudiants s'approprient la langue française afin d'aborder les questions académiques. Parlant des résultats des examens qui sont affichés, Rosine emploie les énoncés agrammaticaux suivants : « *Mieux toi* », « *Moi, l'école me manque le respect grave seulement !* » (Brahim, 2020 : 79). L'article « le » est employé en lieu et place de la préposition « de », montrant le faible niveau académique de l'étudiante. Les lexèmes en pidgin-english « *chaba* » pour dire dernier banc, « *kwat* » (Brahim, 2020 : 79), pour quartier, montrent la différence entre le bon et le mauvais étudiant. La jeune femme a du mal à obtenir de bonnes notes.

Rosine emploie des « camerounismes » ou expressions propre au parler des jeunes camerounais comme « *on pousse, on calle* », on se bat, on n'abandonne pas ; « *C'est chaud à Bagdad* », c'est dur, difficile, ça ne va pas, c'est grave ; « *le babillard a parlé* » (Brahim, 2020 : 80), les résultats sont sortis, pour faire part de ses difficultés à obtenir de bonnes notes. Elles traduisent les appréhensions de l'étudiante qui devra aller au rattrapage. Rosine mélange l'anglais « *bring* », « *kill* », « *higher level* » et le pidgin english « *ga* », « *comot* », « *loss* », « *ndèm* », « *ass* » (Brahim, 2020 : 80), pour exprimer son angoisse et sa frustration face à ses mauvais résultats. Ce qui l'irrite encore plus, c'est de n'avoir pas pu tricher lors des examens.

La jeune étudiante s'en veut de n'avoir pas tiré son épingle du jeu lors de la session normale. Elle aurait voulu frauder ou même tomber sur des épreuves faciles : « *Regarde-moi alors quelqu'un, tu crois que c'est easy ! Je fia mal l'examen ! Les parties que j'ai read m'ont vendu oh ! Et mon voiso du banc a refusé de me shoua les réponses ! Je wanda même sur lui, il mange sa vie seul en solo, lui tranquille !* » (Brahim, 2020 : 80). L'anglais « *easy* », « *read* » ; le pidgin english « *shoua* », « *fia* » et les apocopes « *voiso* », « *solo* » montrent à quel point l'examen n'était pas facile. L'emphase à travers les pronoms personnels « *lui* » (2 occurrences) et « *il* » (1 occurrence), démontre sa colère suite au refus de son camarade de l'aider à frauder.

Habituée à la tricherie, Rosine se vexe lorsque Allafi lui fait des remontrances : « *Ne me tente pas, toi-là ! Regarde-moi sa tête ! Calle en*

l'air, si tu n'es pas content ! » (Brahim, 2020 : 80). Elle use des expressions camerounaises, de propos grossiers, insultants pour lui demander de s'occuper de ses affaires. La jeune femme recherche la facilité : « *Laisse-moi ! C'est même qui non ? Je suis la seule qui triche là dehors au Kamer ! »* (Brahim, 2020 : 80). Elle fait référence à la vulgarisation de la tricherie en milieu universitaire camerounais, désigné en camfranglais par le mot « Kamer ». En ce sens, « *la dénomination des lieux constitue un indicateur très utile, sur le plan des perceptions et des représentations, des composantes et des symboles qui composent le contexte politique des différentes régions du monde »* (Boyer, 2008 : 6). Elle met en relief les mœurs de ce pays, notamment les travers des étudiants camerounais.

Rosine ne prend pas ses études au sérieux : « *Tu as le gros cœur hein ! Tous ces cours-là ? Même avec le grimba, je ne peux pas valider moi-là ! »* (Brahim, 2020 : 80). Elle se trouve une excuse en prétendant que ses cours sont volumineux. Elle a donc du mal à les réviser. En réalité, elle manque de confiance en elle. Elle se dit que même avec le « *grimba* », la magie ou la sorcellerie, elle ne peut obtenir le succès dans ses études. Sa faible estime de soi est amplifiée par désamour pour l'école. Elle a pour habitude de manquer les cours. Elle le confesse à Allafi qui essaye de l'aider à être plus assidue : « *Où même ! Je les ai photocopiés hier hier ! Je fréquente un genre un genre moi-là ! Laisse seulement ! »* (Brahim, 2020 : 80) La répétition des mots « hier » (2 occurrences) et « un genre » (2 occurrences) est un cas de reduplication. Il traduit la volonté de l'étudiante de se trouver des excuses. Face à l'insistance d'Allafi, Rosine finit par capituler.

La jeune femme espère réussir à ses examens. Elle se dit que tout n'est pas encore perdu : « *Heu ! on ne sait jamais deuh ! C'est le dernier coup de hache qui fait tomber l'arbre et on ne connaît pas le caillou qui tue l'oiseau ! »* (Brahim, 2020 : 81) Les interjections « heu », « deuh » constituent un indice indéniable de contacts linguistiques participant du substrat africain dans l'écriture. Le romancier camerounais fait passer dans son récit cette onomatopée originale afin de produire un effet expressif authentique. Cette marque d'oralité à la connotation très émotive, relevant du système prosodématique des langues africaines, contribue à l'enrichissement ethnostylistique du texte. « *Elle donne une couleur locale à*

l'énoncé et produit un changement de registre » (Noumssi, 2006 : 233). Dans son propos, Rosine emploie des proverbes camerounais : « *C'est le dernier coup de hache qui fait tomber l'arbre* », pour dire qu'il faut se battre jusqu'au bout, on ne sait jamais quand est-ce que le succès arrivera ; et « *On ne connaît pas le caillou qui tue l'oiseau !* » (Brahim, 2020 : 81), autrement dit, il ne faut minimiser aucun effort. Ce recours à l'oralité africaine permet de conseiller les jeunes sur la nécessité de garder espoir.

Rosine est résolue à améliorer ses notes au rattrapage. Elle se dit que le mieux, « *betta* », c'est de « *boche* », réciter ses « *formats* », ses cours sur des feuilles de papier, sous format A4 car « *l'eau n'a pas coulé* » (Brahim, 2020 : 81) c'est-à-dire l'épreuve de l'examen n'a pas connu de fuite. Le pire c'est que les surveillants attrapent les « *cartouches* » (Brahim, 2020 : 81) ou antisèches des étudiants lors des examens. Dès lors, elle se résout à faire le « *buching* », autrement dit, à réciter ses leçons sans pour autant les comprendre. L'emploi du phrasème pragmatique à figement relatif à travers les expressions « *l'eau n'a pas coulé* » ou « *dribblé les cours* » (Brahim, 2020 : 81) matérialise l'irresponsabilité de l'étudiante absentéiste.

En mettant en scène, d'un côté Allafi, le bon étudiant, et de l'autre, le mauvais, à savoir Rosine, Assana Brahim veut convaincre les jeunes camerounais de faire de leurs études une priorité. Il cherche à développer en eux le culte de l'effort, du travail bien fait et de la méritocratie. Le parler étudiantin permet de véhiculer son idéologie en faveur de l'éducation, gage d'un avenir meilleur. Il lance un appel à une prise de conscience chez les jeunes. De même, le romancier camerounais s'insurge contre la prostitution en milieu universitaire.

2.3. L'expression de la vie dissolue des étudiantes

Dans le roman *L'enfant au paradis perdu*, Rosine est uniquement préoccupée par sa vie amoureuse. Elle le fait comprendre à Allafi lorsqu'il lui conseille de réviser ses leçons au jour le jour : « *il y a des gars à gérer* » (Brahim, 2020 : 81). La jeune femme vit aux crochets de ses nombreux amants. Elle use des néologismes « *djo* », « *mougou* », « *faroteur* » (Brahim, 2020 : 82) pour désigner son amant cocu et dépensier. Elle reste accrochée, cimentée à ses amants même s'ils la trompent. L'apocope « *prop'* », troncation de propre, correctement et l'interjection « *pian* » (Brahim, 2020 :

82) dévoilent de sa ténacité, sa détermination à aller au bout de ses convictions.

La jeune étudiante mène une vie dissolue. Rien n'est plus important à ses yeux que le matériel. Dans son discours, elle mélange le pidgin-english et l'anglais avec le mot « *dò* », pour argent et « *easy* » pour tranquille (Brahim, 2020 : 82). Elle use également de proverbes camerounais tels que « *N'oublie pas que si tu dors, ta vie dort* », « *Quelqu'un est quelque'un derrière quelque'un* » (Brahim, 2020 : 82) pour convaincre Allafi du bien-fondé d'avoir des relations afin de parvenir à ses fins. Elle préfère les vieux hommes riches. C'est pourquoi elle refuse catégoriquement d'être la « *nga* », la petite amie d'un simple étudiant et lui donner son corps « *ndjo* » (Brahim, 2020 : 82), gratuitement pour réchauffer son lit. Elle ne veut pas « *barrer* » son riche amant, c'est-à-dire refuser ses avances et servir de « *couverture* » (Brahim, 2020 : 82) ou de partenaire sexuelle à un jeune, esclave de sa libido. Pour elle, l'acte sexuel est conditionné par une rémunération. Elle se comporte comme une péripatéticienne. Par ailleurs, elle a un « *titulaire* », un « *palu* » ou amoureux avec qui elle vit le « *ndolo* » (Brahim, 2020 : 80) l'amour car elle le « *yamo* » (Brahim, 2020 : 83), l'aime. L'utilisation de ces néologismes de sens montre que leur histoire d'amour perdure, malgré son infidélité. Elle n'a pas de limite.

Rosine est une séductrice, une tentatrice. Elle va à l'assaut des hommes pour leur soutirer de l'argent. Elle mise sur ses atouts physiques et sur sa tenue vestimentaire pour appâter ses proies. Elle se maquille « *gnang ganang* » (Brahim, 2020 : 83), se décape la peau avec des produits cosmétiques. Elle enlève son « *Kaba ngondo* », une robe ample, portée le plus souvent par les Douala, au Cameroun et enfile une tenue « *DVD* » (Brahim, 2020 : 83), abréviation de « dos ventre dehors » pour signaler que son habillement est léger et indécent. À ce moment, la fonction des vêtements féminins est avant tout de souligner le caractère sexuel de la femme. Rosine se transforme en un objet de désir. Durant ses « *mapanes* », sorties nocturnes, elle croise des hommes qui affectionnent la « *nyanga* » mot bulu désignant la coquetterie et la vantardise d'une femme et le « *ndombolo* », les grosses fesses des « *ngo* » (Brahim, 2020 : 83), des filles. C'est une femme vénale usant de ses charmes pour conquérir les hommes.

La jeune femme se trouve irrésistible. Elle emploie les néologismes « *mignoncité* », tiré du mot français mignon et la « *wandoyance* » (Brahim, 2020 : 83), pour signifier que sa beauté suscite la stupéfaction de son entourage. Rosine profite de ses sorties pour « *tchop* », manger du poisson braisé tandis que son amant lui fait son « *voun* » (Brahim, 2020 : 83), la courtise. Elle fait son « *atalakou* », son éloge afin qu'il lui « *buy* » (Brahim, 2020 : 83), achète un téléphone ou lui donne de l'argent. Le mot « *sobadjo* » (Brahim, 2020 : 83), ami, emprunté au fulfuldé, permet de gagner l'adhésion, la complicité de son auditeur. Elle se croit maligne. Pourtant, elle se livre à une pratique qui ne dit pas son nom. Elle refuse de le reconnaître.

Rosine est dans le déni. Elle rejette l'idée qu'elle vend « *le piment* », le sexe car pour elle, la « *waka* », la « *wolowoss* » (Brahim, 2020 : 84) ou prostituée est celle qui se tient au poteau, au carrefour. Elle estime profiter de la vie car le « *ngomna* », le gouvernement en fulfuldé, ne lui a pas encore donné un travail (Brahim, 2020 : 84). Elle choisit la passivité. La promiscuité justifie la conduite prostitutionnelle de la jeune femme. Elle veut subvenir à ses besoins, à ceux de son enfant et de ses parents, surtout que ses « *frères même père* » (Brahim, 2020 : 84), de parents communs ne l'aident pas. Cela dit, cette vie de débauche qu'elle mène n'est pas de tout repos.

Rosine a connu des déboires avec un partenaire au « *testo* », abréviation de testicule, énorme qui l'a « *mise à terre* », appauvrie et l'a laissée avec un « *bélé* » (de l'anglais belly, "ventre"), une grossesse avant de partir (Brahim, 2020 : 85). Elle a avorté en découvrant qu'il est pauvre et pas « *clean* » (Brahim, 2020 : 85), honnête. Le néologisme de sens avoir « *son macabo* » (Brahim, 2020 : 85) traduit sa colère pour cet homme et le marqueur « *hein* », son désarroi. Les expressions « *ne pas donner le lait* », ne pas rendre la vie facile à une personne, faire « *ça dur* », rudoyer, « *écraser la pistache* », faire l'amour sans se protéger avec un préservatif, en abrégé « *préso* » (Brahim, 2020 : 85), cas de dérivation régressive à travers la suppression de la dernière syllabe du terme initial, traduisent la goujaterie et l'irresponsabilité de ces messieurs qui n'ont pas peur des Infections Sexuellement Transmissibles (IST) ou des grossesses non désirées. Assana Brahim fait la satire de leur insouciance et de l'avortement.

Tout comme Rosine, les autres étudiantes sont attirées par les hommes riches. Elles ont du mal à suivre les explications d'Allafi à travers « *les bords* » qu'il prend le soin de « *faxer* » (Brahim, 2020 : 105), synthétiser ou contracter afin de leur faciliter la tâche. Elles ne pensent qu'à répondre à leur téléphone « *androïde* » (tactile) pour faire des commérages sur leur « *mougou* » (Brahim, 2020 : 105), leur amant. Elles veulent obtenir d'excellentes notes en « *SN* », abréviation de session normale (Brahim, 2020 : 105), sans fournir d'effort. Le pire c'est qu'Allafi est laissé en plan à l'arrivée d'un de leur « *chaud* », petit copain (Brahim, 2020 : 105). Elles font semblant d'être au « *front* », d'étudier (Brahim, 2020 : 106) alors qu'elles ont d'autres centres d'intérêt. L'écrivain dénonce la pratique de la prostitution par les étudiantes. Il les invite à un changement de mentalité et de comportement.

Conclusion

Au bout du compte, l'analyse de l'œuvre *L'enfant au paradis perdu* d'Assana Brahim nous a permis d'identifier les particularités du parler estudiantin. Il s'agit des néologismes de sens et de forme, du camfranglais et des emprunts linguistiques à l'anglais, au latin ainsi qu'aux langues locales telles que le fulfuldé, le haoussa, l'arabe, le douala ou même le bulu. Le parler des étudiants est influencé par le multiculturalisme qui prévaut au Cameroun. Au travers de ses personnages, Assana Brahim brise les barrières linguistiques et stylistiques du français puriste hexagonal pour intégrer les éléments linguistiques, stylistiques et socioculturels du Cameroun.

Le parler estudiantin a une fonction véhiculaire et identitaire en ce sens qu'il traduit l'appartenance culturelle des personnages. Il leur permet de socialiser et de s'affirmer. En outre, c'est un moyen pour eux d'exprimer leurs difficultés sur le plan financier et académique ainsi que leurs déboires sexuels. Assana Brahim donne la parole à la couche estudiantine pour témoigner des dures réalités en milieu universitaire. Il fustige la tricherie, la paresse et la pratique de la prostitution par certaines étudiantes. À travers le discours de son personnage Allafi, il prône la patience, la persévérance, le culte du travail bien fait et la méritocratie, gages de réussite sociale. Le français devient un véhicule d'idéologie en faveur du développement.

Bibliographie

Bitjaa Kody, Z.D. 2000. Théorie de l'emprunt à une langue minoritaire : Le cas des emprunts du français aux langues africaines. In : *Contacts de langues et identités culturelles : perspectives lexicographiques. Actes des quatrième journées scientifiques du réseau « Étude du français en francophonie »*. Paris : Presses de l'Université Laval, p. 259-268.

Brahim, A. 2020. *L'enfant au paradis perdu*. Yaoundé : Ifrikiya.

Boyer, H. 1996. *Élément de sociolinguistique : Langue, communication et société*. Paris : Dunod.

Boyer, H. 2008. « Fonctionnements sociolinguistiques de la dénomination toponymique ». *Mots. Les langages du politique*, n° 86, p. 45-65.

Bulot, T. 2002. « Sociolinguistique urbaine : Langue(s). Pourquoi le parler jeune ? » Interview pour l'Humanité-Hebdo, Diffusion le 05 Octobre 2002.

Deroy, L. 1956. *L'Emprunt linguistique*. Presses universitaires de Liège : Belles lettres.

Dubois, J. et al. 1994. *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*. Paris : Larousse.

Fame Ndong, J. 1999. L'enrichissement du français en milieu camerounais. In : *Le français langue africaine. Enjeux et atouts pour la francophonie*. Paris : Publisud, p. 195-207.

Farenkia, M. B. 2008. De docteur à docta : créativité lexicale et adresse nominale en français camerounais. *Linguistica atlantica*, n° 29, p. 25-49.

Maingueneau, D. 2001. *Pragmatique pour le discours littéraire*. Paris : Nathan/HER.

Mounin, G. 1974. *Dictionnaire de la linguistique*. Paris : Quadrige/P.U.F.

Ngalasso, M. M. 2001. De *Les Soleils des indépendances* à *En attendant le vote des bêtes sauvages* : quelles évolutions de la langue chez Ahmadou Kourouma ? In : *Littératures francophones : langues et styles*. Paris : L'Harmattan.

Noumssi, G-M. 2009. *La créativité langagière dans la prose romanesque d'Ahmadou Kourouma*. Paris : L'Harmattan.

Sourdot, M. 1997. La dynamique du français des jeunes : 7 ans de mouvement à travers deux enquêtes. *Langue française*. n°114, p. 56-81.

Tabi-Manga, J. 1993. Modèles socioculturels et nomenclatures. In : *Inventaire des usages de la francophonie : nomenclatures et méthodologies*, dir. AUPELFUREF, John Libbey Eurotext, p. 37- 46.



© *Synergies Afrique des Grands Lacs*, n° 13, Année 2024.
Revue du GERFLINT (Évreux - France)
ARK : <https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb426870244>
Bibliothèque nationale de France.

Première édition - Juillet 2024 -

Éléments sous droits d'auteur –
Modalités de lecture et de citation, politique d'archivage et mentions
légalles consultables sur le site de l'éditeur www.gerflint.fr
et de la revue <https://gerflint.fr/afrique-des-grands-lacs>

Contact : synergies.afriquedesgrandslacs@gmail.com

